

CE LIVRE EST PUBLIÉ DANS LA COLLECTION
POÉTIQUE
DIRIGÉE PAR GÉRARD GENETTE

LA PENSÉE
ROMANESQUE
DE LANGAGE

ISBN 2-02-062257-2

© Éditions du Seuil, OCTOBRE 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

PROLOGUE

On a touché à la langue

– Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! disait Maurice
oubliant que Dieu était aboli.

Alexandre Dumas,
Le Chevalier de Maison-Rouge.

– Ah !
– Pourquoi dites-vous : ah ?

Victor Hugo,
Les Misérables.

La scène se passe entre immortels, en 1843. Victor Cousin vient de s'exclamer : « La décadence de la langue française a commencé en 1789. » Et Hugo demande : « À quelle heure, s'il vous plaît ? »¹. Plaisante, la repartie entend ridiculiser une idée reçue alors encore souvent développée au sortir de la bataille romantique et qui n'est pas seulement affaire d'esthétique : le propos de Cousin répercute une angoisse diffuse où l'on subodore une difficulté à accepter l'Histoire. Comme si la Révolution avait effectivement attenté à la langue, aux façons d'en user. Mme de Staël se demande ainsi « pourquoi depuis les premières années de la révolution, l'éloquence s'altère et se détériore en France² ». Des modèles se désagrègent, l'éloquence, la conversation également : plus d'un émigré, revenant d'exil, se lamente sur les anciennes manières de parler disparues. Mme de Genlis, de retour sous le Consulat, écoute les propos avec l'oreille de Vaugelas, en puriste offusquée : « J'eus bien

1. Victor Hugo, *Choses vues*, p. 838.

2. Germaine de Staël, *De la littérature* (1800), p. 395.

230 333

d'autres sujets de mécontentement ; je trouvais tout changé, tout, jusqu'au langage. Voici les phrases qui me frappèrent le plus, et je pense qu'il n'est pas inutile pour la jeunesse et pour les étrangers de les citer ici : *ce n'est pas l'embarras, se donner des tons, des gens de même farine*, me paraissaient aussi vides de sens qu'ignobles ; j'avais peine à concevoir qu'elles pussent passer dans le langage des personnes bien élevées. *Cela est farce, cela coûte gros, ce n'est pas le Pérou, un objet conséquent*, pour dire un objet d'un grand prix, n'étaient pas d'un plus mauvais ton³. » L'art de la conversation semblerait s'être éteint avec celles et ceux, victimes de la Terreur, qui animaient les salons. Davantage, la nouvelle société de l'utile aurait supprimé les conditions nécessaires à cette fête de la parole : « L'esprit social de conversation était mort en France avec la chute des deux ordres pensionnés du loisir aristocratique, la noblesse et les clercs », résume Marc Fumaroli⁴, retrouvant Barbey d'Aurevilly qui déplorait « la conversation, cette fille expirante des aristocraties oisives et des monarchies expirantes », « la conversation d'autrefois, la dernière gloire de l'esprit français, forcé d'émigrer devant les mœurs utilitaires et occupées de notre temps »⁵. Étrange impression d'une langue désormais gauche, à la lourdeur bourgeoise, truffée de néologismes (sont-ils donc vraiment si nombreux ? ou si usuels⁶ ?), contre lesquels il importe de réagir. Car dans la langue, chacun en a le sentiment, s'inscrivent des choix de société. Ils s'y ratifient. Le mot consacre le fait. Des grammairiens protestent contre le démantèlement de la langue, « ce débordement de mots nouveaux, de tours bizarres, de locutions forcées, de constructions ridicules, de termes de terroir, dont les parleurs révolutionnaires assaisonnaient leurs discours, et qui, s'étant insensiblement glissés de la tribune dans les salons, déparent déjà si fortement la langue des Pascal et des Buffon, des Racine et des

3. Stéphanie de Genlis, *Mémoires sur la cour, la ville et les salons de Paris* (1825), p. 118.

4. Marc Fumaroli, *Trois Institutions littéraires*, p. 111.

5. Jules Barbey d'Aurevilly, « Le dessous de cartes d'une partie de whist », *Les Diaboliques*, p. 191-192.

6. Jacques Cellard, dans *Ah ! ça ira, ça ira...*, en comptabilise malgré tout deux mille apportés par la Révolution, mais ce sont parfois des hapax de l'Histoire, tels les *septembriseurs*. En outre, ils concernent pour l'essentiel des vocabulaires spécialisés, politique, administratif, juridique. Voir Max Frey, *Les Transformations du vocabulaire français à l'époque de la Révolution (1789-1800)*.

Voltaire⁷ ». Le thème de la décadence linguistique renvoie à la conviction d'une décadence historique. On ne comprendrait pas l'inquiétude puriste, toujours ridiculement vétilleuse, si l'on n'en percevait les résonances politiques. Il suffit pour s'en persuader d'écouter une voix de la Contre-Révolution, le vicomte de Bonald. Le voici, soucieux d'effacer les traces du passé républicain, s'indignant que la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie* (celle de 1835) eût conservé « la nomenclature barbare et ridicule des mots de la langue révolutionnaire⁸ ». Non seulement ce détestable héritage est conservé, mais le saccage de la langue se poursuit : avec quel pathétique, Nodier, sous la monarchie de Juillet lui aussi, proteste-t-il contre les réformes de l'orthographe, un « chemin de décadence⁹ », hélas suivi ! On s'apprête en effet à définitivement remplacer les graphies en *-ois* par les lettres *-ais*, encore une idée de Voltaire, de ce maître à penser du bourgeois qui continue d'outre-tombe son travail de sape ! On ne conjuguerait plus comme avant l'imparfait : même pour évoquer les souvenirs du bon vieux temps, il faudrait dorénavant les imprimer dans une langue moderne marquée du sceau voltairien. Et surtout, n'est-ce pas quelque chose de l'identité nationale qui symboliquement s'en va avec le *françois* devenu *français* ? Le *Dictionnaire de l'Académie* (toujours cette édition de 1835) entérine¹⁰. Comme la Révolution rompt avec le passé, la réforme orthographique coupe les mots de leur origine, masque les filiations étymologiques. Et Nodier tonne contre « l'abus de cette néographie presque sacrilège qui travestit et dénature le mot, qui dépouille la parole de ses traditions et de son génie, qui altère la plus belle des manifestations de l'intelligence humaine jusque dans sa plus pure origine, qui tue l'esprit par la lettre¹¹ ». Une trentaine d'années plus tard, Sainte-Beuve se souviendra de cette position de Nodier qui fut aussi celle de Chateaubriand, par ultra-royalisme : « [...] c'était un coin de cocarde, un lien de plus

7. Philipon de La Madelaine, dans sa *Grammaire des gens du monde, ou la langue française enseignée par l'usage* (1807), cité par Wendy Ayres-Bennett, « Les ailes du temps et la plume du "remarqueur" : la tradition puriste au XIX^e siècle », p. 39.

8. Louis de Bonald, « Sur les langues », p. 149.

9. Charles Nodier, *Notions élémentaires de linguistique*, p. 146.

10. Il officialise ainsi une orthographe effectivement proposée par Voltaire et assez couramment adoptée depuis le début du siècle par les auteurs et les imprimeurs.

11. Charles Nodier, *Notions élémentaires de linguistique*, p. 196.

avec le passé¹². » Entre l'Histoire et la langue, un rapport métaphorique, ou un rapport pathologique : dans les manières de parler se reconnaissent les symptômes d'une déchéance. Joseph de Maistre pose tout à trac l'axiome : « En effet, toute dégradation individuelle ou nationale est sur-le-champ annoncée par une dégradation rigoureusement proportionnelle dans le langage. Comment l'homme pourrait-il perdre une idée ou seulement la rectitude d'une idée sans perdre la parole ou la justesse de la parole qui l'exprime ; et comment au contraire pourrait-il penser plus ou moins sans le manifester sur-le-champ par son langage¹³ ? » Certes, Joseph de Maistre raisonne ici sur des cycles longs (il cherche à montrer que les langues des « sauvages » sont des langues dégradées, conformes à des cultures qui périssent, et non pas des langues originelles restées intactes), mais ne sent-on pas se profiler l'image des temps présents et un programme de restauration dans cette idée d'un état de langue qui témoigne d'un état de société ? Quand l'Histoire s'affole, quand de nouveaux barbares prétendent au pouvoir, le langage balbutie. Qu'importe, au fond, la véracité philologique de ces assertions ? Elles prennent acte à leur manière d'un fait indéniable : de la Révolution a surgi une nouvelle situation de discours – qui déconcerte et est confondue avec une altération de la langue.

On ne parlera plus comme avant. Hugo en tomberait d'accord avec Cousin. Simplement, là où l'un discerne une décadence, l'autre devine un progrès. La langue, c'est l'Histoire qui va : « [...] la langue française n'est pas *fixée* et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui¹⁴. » Hugo et Cousin ont en partage un même présupposé, une même évidence, que la langue évolue. Voilà emporté le rêve classique d'une langue stabilisée, parvenue à sa perfection. C'est une grande coupure dans l'imaginaire du langage, le passage d'un modèle fixiste à une pensée évolutionniste. Temps nouveaux, paroles inouïes, nouvelle écriture. Après la Révolution, l'écrivain comprend qu'il ne peut plus s'exprimer dans la langue de Racine. Il ne saurait hériter d'un état de

12. Charles Augustin de Sainte-Beuve, « *Observations sur l'orthographe française* par M. Ambroise Firmin Didot » (lundi 2 mars 1868), p. 213.

13. Joseph de Maistre, *Les Soirées de Saint-Petersbourg*, p. 40.

14. Victor Hugo, *Préface de Cromwell* (1827), p. 30.

langue, ni de canons esthétiques. Dessaisi de son instrument, il lui faut reconquérir ses mots. L'âge est révolu, de l'imitation classique. La reproduction des modèles ne vaut que pour les époques sûres de ce qu'elles ont à transmettre, solidement ancrées dans des valeurs pérennes. La parole romantique, au contraire, doit hasarder. Quand l'Histoire s'est déplacée, il est absurde de vouloir répéter. Stendhal le soutient dans *Racine et Shakespeare* : « De mémoire d'historien, jamais peuple n'a éprouvé, dans ses mœurs et dans ses plaisirs, de changement plus rapide et plus total que celui de 1780 à 1823 ; et l'on veut nous donner toujours la même littérature. » À chaque période son style, et celui des esprits académiques est anachronique : « À mes propres yeux, ce style arrangé, compassé, plein de chutes piquantes, *précieux*, s'il faut dire toute ma pensée, convenait merveilleusement aux Français de 1785 ; M. Delille fut le héros de ce style : j'ai tâché que le mien convînt aux enfants de la Révolution, aux gens qui cherchent la pensée plus que la beauté des mots ; aux gens qui au lieu de lire Quinte-Curce et d'étudier Tacite, ont fait la campagne de Moscou et vu de près les étranges transactions de 1814¹⁵. » Le style se coule dans l'Histoire.

Requiem pour Rivarol

L'âge classique entretient un rapport serein au langage. Du moins est-ce sous ce jour qu'il apparaît rétrospectivement à l'homme du XIX^e siècle. Ainsi l'auteur de la préface au *Dictionnaire de l'Académie* (1835), très vraisemblablement Villemain, décrit-il même un lissé de la langue au XVII^e siècle qui paraît éliminer les différends, rassembler les positions divergentes grâce à une proximité d'expression, à une unité de ton : « Il s'était donc formé, par la langue et le style, cette sorte d'unité, qui se concilie très bien avec la différence des génies, mais qui leur laisse à tous, dans leur libre physionomie, un air de famille et une parenté naturelle. Cette ressemblance dominait toutes les diversités d'opinion et de parti¹⁶. » Jésuites et jansé-

15. Stendhal, *Racine et Shakespeare* (1823-1825), p. 39 et 58.

16. Abel François Villemain, préface anonyme au *Dictionnaire de l'Académie* (1835), p. 340-341.

nistes parlaient d'une même voix... (Montalte aurait trouvé à redire à ce propos !) À l'âge classique, on savait ce qu'il fallait faire afin de bien parler. L'usage et la raison étaient de précieux conseillers. Les modes d'emploi ne manquaient pas pour les destinataires les plus variés. Arts de la conversation, dictionnaire académique, grammaires normatives, poétiques, rhétoriques, un arsenal de codes se présentait à la disposition de chacun, suivant ses besoins, du parler ordinaire à l'éloquence, de l'oral à l'écrit. On y reconnaît le sentiment que la langue a trouvé son point d'équilibre. L'homme classique est en outre convaincu qu'en parlant avec ordre et précision on pense juste. Condillac l'affirme (en sachant la difficulté de la chose) : « [...] tout l'art de raisonner se réduit à l'art de bien parler¹⁷. » La grammaire générale exige du langage qu'il soit le décalque logique de la pensée. La langue s'offre comme une méthode analytique. Cela passe bien sûr par un maniement prudent : la conscience vigilante, à la traque des préjugés, doit se méfier des mots obscurs, les redéfinir, les éclaircir. Le langage est un guide, mais le locuteur responsable ne doit pas se laisser entraîner par lui. Fixée, la langue est donc aussi perfectible, amendable sur des points de détail qui ne remettent pas en cause son pouvoir d'organisation et d'élucidation. Contrôlée ou contrôlable, elle est l'affaire d'un sujet de bonne volonté, bien orienté par les prescriptions du bon usage, du bon goût ou du bon sens. Cet optimisme linguistique se rassemble dans la célébration d'une clarté de la langue française qui lui confère pour ainsi dire un rapport privilégié à la vérité, une mission. Parmi les langues particulières, elle peut postuler à une universalité, encore exaltée par Rivarol à la veille de la Révolution : « Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine¹⁸ », jubilait-il.

Or la Révolution emporte ces certitudes. Parce que les repères établis volent en éclats, que des valeurs sont à refonder, dans le même mouvement les mots sont à redéfinir. Le tremblement de l'Histoire les rend ambigus. C'en est fait du mythe de la clarté de la langue française. La Révolution a créé un état de langue éni-

17. Étienne Bonnot de Condillac, *La Logique ou les Premiers Développement de l'art de penser*, in *Œuvres philosophiques*, PUF, 1948, t. II, p. 402.

18. Antoine Rivarol, *Discours sur l'universalité de la langue française* (1784), Pierre Belfond, 1996, p. 119.

matique. Burke diagnostique une perversion des mots : « On prétend couvrir du nom sacré de liberté les effets produits par l'incapacité de vos chefs dans toutes les grandes branches de l'État. Mais cette liberté qui rachète toutes les fautes, où la trouver ? [...] Qu'est-ce d'ailleurs que la liberté sans la sagesse et sans la vertu ? C'est de tous les mots le pire : car c'est le dérèglement, et le vice, et la démence – sans rien qui guide, qui freine, qui contraigne. Ceux qui savent ce qu'est la liberté animée par la vertu ne peuvent souffrir que des rhéteurs incapables la déshonorent à coups de grands mots¹⁹. » Mme de Genlis, se souvenant de la Terreur, stigmatise elle aussi une démoralisation du langage : « Alors tout fut bouleversé, le langage, les mœurs, la signification des mots, l'expression des sentiments, la louange, le blâme, les vices et la vertu [...] ²⁰. » C'est un lieu commun qui passe de bouche réactionnaire en bouche contre-révolutionnaire. La Harpe l'avait constaté avec hargne : « Tous les mots essentiels de la langue sont aujourd'hui en sens inverse ; toutes les idées primitives sont dénaturées, nous avons un dictionnaire tout nouveau dans lequel la vertu signifie le crime et le crime la vertu²¹. » La langue entre en cacophonie, gorgée de néologismes qui ne sont pas tant de forme que de sens, rendant les mots méconnaissables. Volatilisant l'illusion fixiste, dans la situation révolutionnaire, la langue se révèle un ensemble de discours qui font la valeur des mots. Était-ce à La Harpe que Robespierre entendait répondre quand à son tour, dialectisant les antonymes, il interrogeait les mots *terreur* et *vertu* en liant leur signification aux circonstances ? « Si le ressort du gouvernement populaire dans la paix est la vertu, le ressort du gouvernement populaire en révolution est à la fois la vertu et la *terreur* : la vertu, sans laquelle la terreur est funeste ; la terreur, sans laquelle la vertu est impuissante. La terreur n'est autre chose que la justice prompte, sévère, inflexible ; elle est donc une émanation de la vertu [...] ²². » L'horizon d'entente

19. Edmund Burke, *Réflexions sur la révolution de France* (1790), p. 313.

20. Stéphanie de Genlis, *Mémoires sur la cour, la ville et les salons de Paris*, p. 134.

21. Dans *Le Moniteur*, juin 1793 ; cité par Françoise Douay-Soubelin, « La rhétorique en France au XIX^e siècle », p. 1087.

22. Maximilien de Robespierre, « Sur les principes de morale politique qui doivent guider la Convention nationale dans l'administration intérieure de la République » (5 février 1794), p. 118.

s'est perdu. La langue vient de se casser en deux. Deux visions du monde la déchirent. Rivarol est tout à coup bien loin.

La langue française dans le siècle des révolutions

Le romancier revient passionnément sur cette origine de la division des langages. Balzac lui consacre sa première œuvre signée (*Les Chouans*, 1829) et Hugo son dernier roman (*Quatrevingt-Treize*, 1874). L'un et l'autre scrutent ce moment des discours antagonistes, quand les mots n'ont plus le même sens pour tous, quand est dissipée l'illusion consensuelle de la langue française. Écoutons l'impossible dialogue entre Gérard, l'officier républicain qui va bientôt mourir, et Montauran, le chef chouan. Les réparties s'aiguisent rapidement en violentes stichomythies – et il y a des cadavres qui jonchent les entours de cette conversation : « Monsieur, répliqua Gérard avec hauteur, il existe dans le procès d'un Roi des mystères que vous ne comprendrez jamais. / – Accuser le Roi ! s'écria le marquis hors de lui. / – Combattre la France ! répondit Gérard d'un ton de mépris. / – Niaiserie, dit le marquis. / – Parricide, reprit le Républicain. / – Régicide²³ ! » Le raisonnement n'a plus place au sein de cette parole qui s'étrécit en cris. Dans *Les Misérables*, le face-à-face entre monseigneur Myriel et le conventionnel G. prendra la même forme tragique de la stichomythie où un argument chasse l'autre : « Que pensez-vous de Marat battant des mains à la guillotine ? / – Que pensez-vous de Bossuet chantant le *Te Deum* sur les dragonnades²⁴ ? » Le dialogue de la sourde oreille alterne les monologues parallèles. En une scène de *Quatrevingt-Treize* qui rappelle celle des *Chouans* (elle met aux prises le marquis de Lantenac et le citoyen Gauvain, ci-devant vicomte), les mots tourbillonnent de nouveau devant la réalité : « [...] ce que nous appelons la boue, vous l'appellez la nation », « Mais vos drôles, vos maraudeurs, vos croquants, qu'appellent-ils leurs droits ? Le déicide et le régicide. Si ce n'est pas hideux²⁵ ! ». Lisible en creux dans la

23. Honoré de Balzac, *Les Chouans*, in *La Comédie humaine*, t. VIII, p. 1049.

24. Victor Hugo, *Les Misérables*, t. I, p. 95.

25. Id., *Quatrevingt-Treize*, p. 404 et 407. Victor Hugo tenait beaucoup à la graphie de son titre qui était sa manière de visualiser le chiffre fait date.

trame narrative se construit une anthropologie des langages révélant que les groupes d'hommes utilisent les mots afin de configurer leur réalité.

Le craquement historique donne ainsi son impulsion à un savoir romanesque sans équivalent dans la science du langage contemporaine. Il manifeste spectaculairement les glissements de sens, sinon insensibles quand le temps coule paisiblement et qu'un mot en remplace discrètement un autre sans affecter l'impression d'ensemble : c'est l'ordinaire travail d'entretien de l'idéologie qui ravaude ses contradictions et s'adapte aux circonstances. Le romancier déchiffre dans les mots les luttes de l'Histoire, et son trajet. Ainsi de cet archaïsme relevé par le narrateur de *Quatrevingt-Treize* : « C'est là ce que nos aïeux appelaient "un cul-de-basse-fosse". La chose ayant disparu, le nom n'a pour nous plus de sens. Grâce à la révolution, nous entendons prononcer ces mots-là avec indifférence²⁶. » Ainsi encore des néologismes de sens : dans le roman de Stendhal *Armance*, M. de Malivert, qui parle sous la Restauration comme naguère La Harpe, dénonce à propos de son fils Octave « sa passion pour ce qu'on appelle des *principes* depuis que les jacobins ont tout changé parmi nous, même notre langue²⁷ ». L'italique, chez Stendhal, chez Balzac, chez Flaubert, devient une typographie nécessaire pour montrer les mots. Le romancier ne peut plus simplement les employer, il les réfléchit. Amaury, le héros de *Volupté*, reconnaît Cadoudal : « [...] c'était l'héroïque *brigand*, l'adversaire à mort de César²⁸. » L'italique mentionne ironiquement²⁹ la phraséologie du pouvoir impérial à laquelle l'adjectif de nature antéposé apporte un démenti, dans un oxymore des langages qui sied bien à cet indécis au-dessus de la mêlée que reste malgré tout Amaury : « héroïque *brigand* ». Rien de ponctuel dans ce phénomène : il ne se dissipe pas avec la crise révolutionnaire. Entretenu par l'Empire, il se poursuit quand les temps de la réaction sont venus, après Waterloo.

26. *Ibid.*, p. 273.

27. Stendhal, *Armance*, in *Romans et Nouvelles*, t. I, p. 169.

28. Charles Augustin de Sainte-Beuve, *Volupté*, p. 177.

29. « Lorsque l'on emploie une expression, on désigne ce que cette expression désigne, lorsque l'on mentionne une expression, on désigne cette expression » (Dan Sperber et Deirdre Wilson, « Les ironies comme mentions », p. 404). L'ironie constitue en objet, et en objet de soupçon, un langage qui prétendait parler du monde, s'abolir dans l'ordre des choses. Elle évoque et révoque le mot.

Mme de Langeais, en duchesse du Faubourg, met un point d'honneur à prononcer « Buonaparte », tout comme M. de Rênal, créature de 1815, ou monseigneur Landriani dans *La Chartreuse* ; tandis qu'à rebours M. Madeleine irrite le président de la cour d'Arras, homme du pouvoir donc, en trahissant d'un mot son bonapartisme : « [...] il avait été choqué que le maire eût dit *l'empereur* et non *Buonaparte*³⁰. » Les manières de parler esquissent un portrait politique du locuteur : « Dire : *les régicides*, ou dire : *les votants*, dire : *les ennemis*, ou dire : *les alliés*, dire : *Napoléon*, ou dire : *Buonaparte*, cela séparait deux hommes plus qu'un abîme³¹. » Les langages se dressent les uns contre les autres, encore sous la monarchie de Juillet au dire de Stendhal : « [...] en province, il n'y a plus aucune communication, même indirecte, entre les classes ennemies³². » La cicatrice de la langue ne se referme pas. La coupure originelle, sans cesse ravivée en ce siècle des révolutions, a fait bouger une fois pour toutes l'image d'une langue une et indivisible. L'écrivain sait désormais que le langage se compose de visions du monde en devenir. Le roman du XIX^e siècle essaiera de penser la parole fluctuante.

Pas le temps d'oublier le grand craquement de 1789, nul jour pour qu'un langage consensuel se laisse accepter comme *la* langue. Au lendemain des journées de juillet 1830 éclatent les malentendus sur la signification de l'événement. Le narrateur hugolien en tire la leçon en termes religieux, les sociolectes sont les belles infidèles du Verbe : « Dieu livre aux hommes ses volontés visibles dans les événements, texte obscur écrit dans une langue mystérieuse. Les hommes en font sur-le-champ des traductions ; traductions hâtives, incorrectes, pleines de fautes, de lacunes et de contresens³³. » La parole politique apparaît ici dans le relatif (même si toutes ces traductions ne se valent pas pour Hugo), chaque parti pensant posséder le vrai texte. Les sociolectes forment des univers de croyance. Un Tocqueville éprouve un sentiment comparable lorsque, après la révolution de février 1848, il entend une multiplicité de langages

30. Respectivement : Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, in *La Comédie humaine*, t. III, p. 114 ; Stendhal, *Le Rouge et le noir*, in *Romans et Nouvelles*, t. I, p. 228, et *La Chartreuse de Parme*, *ibid.*, t. II, p. 221 ; Victor Hugo, *Les Misérables*, t. I, p. 385.

31. *Ibid.*, p. 184.

32. Stendhal, *Lucien Leuwen*, in *Romans et Nouvelles*, t. I, p. 816.

33. Victor Hugo, *Les Misérables*, t. II, p. 430.

prétendant refonder la société, comme surgis de l'inconnu, soudain audibles, tel le « jargon » de Caussidière et des siens qui défie l'entendement du sage libéral : « Il me semblait que je voyais pour la première fois ces Montagnards, tant leur idiome et leurs mœurs me surprisent. Ils parlaient un jargon qui n'était proprement ni le français des ignorants ni celui des lettrés, mais qui tenait des défauts de l'un et de l'autre, car il abondait en gros mots et en expressions ambitieuses³⁴. » Dans ce contexte, les vocables-valeurs encore une fois vacillent. Hugo, autre témoin, observe les journées de juin : « C'est une chose hideuse que cet héroïsme de l'abjection où éclate tout ce que la faiblesse contient de force ; que cette civilisation attaquée par le cynisme et se défendant par la barbarie. D'un côté le désespoir du peuple, de l'autre le désespoir de la société³⁵. » Les antonymes se touchent : héroïsme/abjection, civilisation/barbarie. Les mots cherchent leur place véritable. L'année 1848 répète exactement la sensation née sous la Terreur en 1793 d'une langue soudain incertaine. Dans une partie de son ouvrage *Le Spleen contre l'oubli*, intitulée « La crise des signes », Dolf Ehler a montré la réversibilité des mots en 1848, chaque camp les redéfinissant pour son compte, au point par exemple que le mot *république* a besoin d'un adjectif pour garantir son sens, *république honnête* selon les uns, *république démocratique et sociale* pour les autres³⁶. Flaubert, en une page admirable de *Bouvard et Pécuchet*, condensera ces manipulations de mots, quand l'abbé Jeufroy bénissant l'arbre de la liberté accommode les définitions républicaines en vue des lendemains qui déchantent : « [...] il glorifia la République. Ne dit-on pas la République des Lettres, la République chrétienne ? Quoi de plus innocent que l'une, de plus beau que l'autre ? Jésus-Christ formula notre sublime devise ; l'arbre du peuple, c'était l'arbre de la Croix³⁷. » Le roman réaliste, avec son ironie, répercute l'archive. Il garde la mémoire des paroles troubles. Aristide Macquart, mûr pour servir le Second Empire, déclare dans *La Fortune des Rougon* : « Moi j'aime la liberté, mais il ne faut pas qu'elle dégénère en

34. Alexis de Tocqueville, *Souvenirs* (1850-1851), p. 139.

35. Victor Hugo, *Choses vues*, p. 1052-1053.

36. Voir Dolf Ehler, *Le Spleen contre l'oubli*, p. 23-149.

37. Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, p. 227. J'ai fait une microlecture de ce discours dans mon *Flaubert et le pignouf* (chap. III).

licence³⁸... » (On reconnaît l'argumentaire de Burke !) Le siècle des révolutions est un siècle de lexicologues.

1830, 1848, et 1871. Il faut rappeler l'important travail de Jean Dubois relevant les turbulences sémantiques du vocabulaire politique et social dans la France de la fin du Second Empire et des débuts de la Troisième République. Je lui emprunte ces trois citations tirées des *Annales de l'Assemblée nationale* en 1871, qui expriment l'étonnement devant la langue de l'autre : « Il y a des journaux qui représentent plus spécialement ce que de ce côté de l'Assemblée (*l'orateur désigne la droite*) on appelle les bons principes » ; « ce que ces gens-là appellent le bien-être du peuple » (Adolphe Thiers à propos de l'Internationale) ; « les doctrines socialistes de toute nature qui se formulent par des mots tels que l'«émancipation des travailleurs», la «guerre au capital», la «guerre au patron», mots vides de sens »³⁹. Dans la société démocratique, les mots gagnent en polysémie (*polysémie*, la langue française commence à avoir besoin de ce vocable : Bréal l'invente à la fin du siècle). Aux révolutionnaires le langage apparaît comme une institution à bouleverser au même titre que les autres. Vingtras, le héros de Vallès, en fait une condition essentielle au succès de la Commune. Lui qui se méfie de l'éloquence de la tribune, trop traditionnelle pour véhiculer du nouveau, il entend dans la parole populaire au pouvoir la garantie d'un changement de vision. Le maître de lavoir devenu ministre de l'Intérieur pendant la Commune est un de ces hommes-là, barbare qui mettrait fin à l'Empire : « Il signe des ordres pavés de barbarismes, mais pavés aussi d'intentions révolutionnaires, et il a organisé, depuis qu'il est là, une insurrection terrible contre la grammaire⁴⁰. » Si les paroles des tribuns sont factices, la parole populaire est en accord avec l'événement, elle l'exprime. Rouiller, le cordonnier ministre de l'Instruction publique, déclare, avec un calembour en prime : « Nous aurons introduit le *cuir* dans le Conservatoire de la langue française, et flanqué un coup de pied au derrière de la tradition⁴¹ ! » Et chez lui la diction

38. Émile Zola, *La Fortune des Rougon*, in *Les Rougon-Macquart*, t. I, p. 283.

39. Jean Dubois, *Le Vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872*, respectivement p. 228, 227 et 237.

40. Jules Vallès, *L'Insurgé*, p. 260.

41. *Ibid.*, p. 265.

entame déjà un programme politique : « – G'nia qu'deux questions ! Primo : l'intérêt du Cap'tal ! / Il ne fait que deux syllabes du mot. Il avale l'*i* avec la joie d'un homme qui mange le nez à son adversaire⁴². » Goûtons la subtilité d'une écoute, mi-sérieuse, mi-amusée, attentive à décrypter la portée des mots, jusque dans l'examen d'une élocution. Au fil d'un siècle où le langage a perdu de son évidence, le romancier devient un grand commentateur de la parole. Le sens est incertain, mais il y a beaucoup à entendre dans les mots.

Philologie du soupçon

Le roman du XIX^e siècle représente l'affrontement des sociolectes. Il saisit leur tentative de s'approprier l'Histoire, de schématiser le réel. Il les fait retentir comme des fabriques de vérité, questionne leur prétention à dire le vrai, simplement en les juxtaposant, ce qui est déjà les relativiser. Certes, l'écrivain s'y adonne avec sa propre sensibilité, ses propres présupposés. Il suggère ses préférences, ou ses répugnances (il y a au moins ce discours par défaut dans le roman flaubertien qui, nihiliste, tympanise indistinctement tous les langages). Il est lui aussi engagé dans cette mêlée des langages. Son style y participe. Il ne parle pas des langages à distance, en savant : il les vit. De là vient l'originalité de cette pensée vécue qui perçoit comme inséparables le moi, l'Histoire et ces mots qui les disent tant bien que mal l'un et l'autre. Mais par-delà les convictions propres à chaque auteur, l'écriture en rassemblant les sociolectes les ébranle, eux qui se voudraient sans reste et sans partage. Espace démocratique, le roman force les discours au dialogue⁴³. Ainsi tout à l'heure, le simple échange au style direct entre Gérard et Montauran, sans commentaire du narrateur, obligeait-il le lecteur à s'interroger sur la portée des termes et leur zone d'ombre (il est d'ailleurs significatif qu'entre la première et la seconde édition des *Chouans*, Balzac, libéral devenu légitimiste, n'ait pas fondamentalement altéré la physionomie de son récit – qui n'est pas un roman

42. *Ibid.*, p. 263.

43. Les thèses de Bakhtine sur le roman genre dialogique prennent à l'épreuve de ce corpus une particulière pertinence.



à thèse écrit « à la lueur de deux Vérités éternelles : la Religion, la Monarchie⁴⁴ ». L'auteur remet en jeu les discours. En les insérant dans la narration, il cherche les mots qui pourraient formuler sa situation historique et évalue ceux qui s'emploient à le faire.

Le roman philologique (nommons-le ainsi en pensant à une expression de Zola quand, dans la préface de *L'Assommoir*, il déclare avoir voulu faire un « travail purement philologique⁴⁵ ») est alors un roman du soupçon. À travers la représentation des langages, il s'intéresse à leur inconscient politique. Il fait ressortir les implications de vocables naturalisés par l'habitude. Il dénonce une inauthenticité de la parole prise dans le discours social. Par opposition aux dictionnaires de langue, qui négligent l'*in situ* du dire, le roman construit des dictionnaires de discours, les dictionnaires des idées reçues (Flaubert systématisera l'entreprise), se livrant ainsi à l'archéologie d'une culture. Gustave n'a pas dix-sept ans qu'il soupèse déjà les termes, suspicieusement : « ce vampire menteur et hypocrite qu'on appelle civilisation⁴⁶ ». Le roman s'incorpore son glossaire. Le romancier cherche l'origine des mots et ne la place pas dans les étymologies des philologues ; il cherche plutôt des étymologies morales : qu'est-ce qui se cache derrière les mots ? Qui les manipule ? Qui les déforme ? L'interrogation revêt parfois des accents nietzschéens avant la lettre : « leur impuissance qu'ils nomment mœurs et probité⁴⁷ ». La définition précède le défini et le déboute. Le narrateur hugolien affectionne cette disposition de phrase. Dans *Le Dernier Jour d'un condamné* : « cette espèce de calme extérieur qu'on appelle l'ordre⁴⁸ ». Ou encore dans *Claude Gueux* : « cette espèce d'hippodrome qu'on appelle un procès criminel⁴⁹ ». Procès : hippodrome, la caractérisation étrange prise dans la syntaxe du notoire (*ce... que...*) rompt avec l'horizon d'entente et sollicite la réflexion du lecteur. Hugo pratique la définition opacifiante : « cette prétention d'en bas qu'on appelle le droit des rois⁵⁰ ». Une notion négativise l'autre, la problématise, comme

44. Honoré de Balzac, « Avant-propos » à *La Comédie humaine*, t. I, p. 13.

45. Émile Zola, *L'Assommoir*, in *Les Rougon-Macquart*, t. II, p. 373.

46. Flaubert, *Mémoires d'un fou*, in *Œuvres de jeunesse*, p. 478.

47. Honoré de Balzac, *La Fille aux yeux d'or*, in *La Comédie humaine*, t. V, p. 1059.

48. Victor Hugo, *Le Dernier Jour d'un condamné*, p. 448.

49. Id., *Claude Gueux*, p. 873.

50. Id., *Les Misérables*, t. II, p. 415.

encore dans cet exemple où les réjouissances organisées deviennent une aumône du pouvoir : « cette gamelle de joie qu'on appelle une fête publique⁵¹ ». Mais bornons-nous plutôt à pister chez nos auteurs un mot, le mot *honnête*, mot fondateur, vital pour le contrat social, dont le roman fait cependant un foyer de discorde. Le vocable perd sa familiarité et sa fiabilité au détour d'une phrase. J'en présente les définitions comme sortant d'un virtuel *Dictionnaire des idées reçues* composé à plusieurs mains :

HONNÊTE. — « Le ministre est trop honnête homme (et il pensait : trop engagé avec mon père) pour me persécuter⁵². » — « Ces messieurs fort honnêtes gens quand ils n'avaient pas peur, mais qui tremblaient toujours [...] ⁵³. » — « Ces honnêtes personnes nomment les gens de talent immoraux ou fripons⁵⁴. » — « [...] en homme qui, résolu de faire fortune *quibuscumque viis*, se dépêche d'en finir avec l'infamie pour rester honnête pendant le reste de ses jours⁵⁵. » — « Ceux qui s'y croitent en voiture sont d'honnêtes gens, ceux qui s'y croitent à pied sont des fripons⁵⁶. » — « Mais que croyez-vous que soit l'honnête homme ? À Paris, l'honnête homme est celui qui se tait et refuse de partager⁵⁷. » — « [...] il évita les orages de la Révolution, aux principes de laquelle il adhéra d'ailleurs pleinement, comme tous les *honnêtes gens* qui hurlent avec les vainqueurs⁵⁸. » — « [...] Philippe sera toujours l'homme de la rue Mazarine, l'assassin de Mme Descoings, le voleur domestique ; mais, soyez tranquille : il paraîtra très honnête à tout le monde⁵⁹ ! » — « Je suis un honnête homme⁶⁰. » — « Quels grendins que les honnêtes gens⁶¹ ! » — « [...] une femme honnête

51. *Ibid.*, p. 511.

52. Stendhal, *Lucien Leuwen*, in *Romans et Nouvelles*, t. I, p. 1126.

53. Id., *La Chartreuse de Parme*, *ibid.*, t. II, p. 32.

54. Honoré de Balzac, *La Fille aux yeux d'or*, in *La Comédie humaine*, t. V, p. 1059.

55. Id., *Eugénie Grandet*, *ibid.*, t. III, p. 1182.

56. Vautrin à propos de Paris. Id., *Le Père Goriot*, *ibid.*, t. III, p. 89.

57. Le même. *Ibid.*, p. 140.

58. Id., *La Rabouilleuse*, *ibid.*, t. IV, p. 419.

59. *Ibid.*, p. 516. C'est l'avoué Desroches qui parle.

60. Dans la bouche de Jean Valjean. Le forçat est un honnête homme : énoncé inouï dont le lecteur sait la vérité. Victor Hugo, *Les Misérables*, t. III, p. 470.

61. Réplique de Claude Lantier. Ce sont les derniers mots du roman (son fin mot ?). Émile Zola, *Le Ventre de Paris*, in *Les Rougon-Macquart*, t. I, p. 895.

qui avait un amant, pas plus, et toujours un homme respectable⁶². » – « Mon Dieu ! l'habitude use l'honnêteté comme autre chose⁶³. » – « Ouvrier : toujours honnête quand il ne fait pas d'émeutes⁶⁴. » – « Il n'y a pas d'hommes honnêtes ; ou du moins ils ne le sont que relativement aux crapules⁶⁵. » – « Ils ont bien dû en descendre un ou deux. / – Les criminels ! dit Mathieu. / – Les imbéciles ! dit Regnard, qui est blanquiste et qui devait en être. / Imbéciles ! Criminels ! ces honnêtes et ces braves !... / Faudra voir à discuter ça un de ces matins⁶⁶. »

L'écriture lutte contre les évidences, les mots de reconnaissance. Le roman désigne ainsi la marge fragile qui sépare les convictions de l'impensé, là où la vérité s'abâtardit en idéologie. Il le fait obstinément, à l'intérieur d'une œuvre, d'une œuvre à l'autre, comme si les romanciers s'étaient donné le mot, avaient poursuivi, telle une tâche commune, académiciens d'un autre genre, ce travail critique le long du siècle. La République des Lettres recompose le dictionnaire. Chez Balzac, on le constate, le mot *honnête* est un mot obsédant : il fait réagir le narrateur aussi bien que le bagnard Vautrin ou l'homme de loi Desroches. C'est une ruse de l'écriture balzacienne, sa mauvaise foi si l'on veut, que de placer un même propos dans des bouches très différentes : elle s'exempte ainsi elle-même du soupçon de parti pris, elle élabore une certitude par recouplements. Dans *La Comédie humaine*, la critique du mot *honnête* rayonne comme une vérité partagée. Il y a dans l'œuvre de Balzac un retour des idées, comme il y a un retour des personnages, qui vaut pour preuve. Mais l'extraordinaire est bien que la même idée, le même soupçon pointent chez des auteurs aux convictions aussi diverses que Balzac, Stendhal, Flaubert, Hugo, Vallès... Au gré de ces répétitions chemine l'idée esthétique. Elle y gagne un relief. Elle apparaît comme le produit de ce que Zola nommait (on s'est gaussé de cette lourdeur) le *roman expérimental* : tout se passe

62. Id., *Nana*, *ibid.*, t. II, p. 1117.

63. Id., *L'Assommoir*, *ibid.*, t. II, p. 743.

64. Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet* (dans le *Dictionnaire des idées reçues*), p. 545.

65. Réflexion du sceptique René de Bourneval dans « Le testament ». Guy de Maupassant, *Contes de la Bécasse*, p. 165.

66. Jules Vallès, *L'Insurgé*, p. 182 (à propos d'une attaque de blanquistes contre une caserne de pompiers).

comme si de loin en loin l'écrivain mettait quelques mots privilégiés en situation pour observer le son qu'ils rendent. Le mot placé dans un contexte narratif montre ses limites, sa vacuité même. Rien à voir entre cette sémantique romanesque et la sémantique qu'inventèrent successivement dans le dernier tiers du siècle Littré, Darmesteter et, père de l'étiquette, Bréal. Ceux-ci faisaient de la sémantique une affaire de psychologie (la science de référence pour Bréal), en étudiant les mécanismes de glissement de sens, par association d'idées, par ressemblance ou par contiguïté, par métaphore ou par métonymie. Michel Bréal est le philologue d'une communication heureuse, où même l'inadéquation des mots aux choses ne porte pas à conséquence, dans une immédiate transparence de la pensée : « L'expression est tantôt trop large, tantôt trop étroite. Nous ne nous apercevons pas de ce défaut de justesse, parce que l'expression, pour celui qui parle, se proportionne d'elle-même à la chose, grâce à l'ensemble des circonstances, grâce au lieu, au moment, à l'intention visible du discours, et parce que chez l'auditeur qui est de moitié dans tout le langage, l'attention allant droit à la pensée, sans s'arrêter à la portée littérale du mot, la restreint ou l'étend selon l'intention de celui qui parle⁶⁷. » Le romancier, lui, cherche dans les mots les dogmes inscients de la société ou de groupes sociaux particuliers ; il y examine le pouvoir qu'a le langage de créer des représentations et de les consacrer. Sa sémantique entretient par ce biais davantage d'affinités avec le travail de Nietzsche, le philosophe philologue. Elle est une généalogie de la morale.

C'est ce roman des mots dans le roman que j'entreprends de narrer. Je le ferai d'abord en poéticien pour montrer comment le nouveau regard du romancier sur le langage engendre de nouvelles configurations du dialogue et comment ces formes portent une pensée du langage. Il s'agira alors de dégager la composante générique du roman philologique. Dans un deuxième temps, en sociolinguiste, j'essaierai de mettre en évidence la façon dont les romanciers racontent une histoire des langages, ceux qui dominent, ceux qui disparaissent, ceux qui émergent, ceux qui sont brimés. Pour

67. Michel Bréal, *Essai de sémantique* (1897), p. 118.

ces deux premières parties, j'ai cherché un équilibre entre la saisie d'un thème dans le siècle et son suivi dans la continuité d'une œuvre : mon corpus va d'*Atala* au *Temps retrouvé* (Proust servant d'ouverture épisodique sur le xx^e siècle), mais parfois, dans le souci d'éviter l'émiettement de l'analyse et aussi afin d'en varier le rythme, je privilégie un auteur comme fil rouge : par exemple Balzac pour la communication non verbale, Flaubert pour les scènes d'assemblée, Zola pour la parole populaire. Dans tous les cas, je m'appuie principalement sur les « maréchaux du roman », même si j'ai ménagé une portion congrue pour des romanciers au souffle plus court, voire des passants de l'histoire littéraire : puisque Paul de Kock il y a. Au reste, dans la dernière partie de cet ouvrage, je considérerai isolément, en historien des imaginaires, trois romanciers, Stendhal, Flaubert et Hugo, pour ressaisir comment chacun a vécu le langage : à partir d'une interrogation commune, au contact des paroles d'une époque, naissent des écritures différentes. Ces trois auteurs permettront de redéployer avec un autre œil le questionnement antérieur. Stendhal nous montrera la coupure dans l'imaginaire du langage : si proche du xviii^e siècle et pourtant irrémédiablement séparé de lui. Avec Flaubert, on verra comment l'interrogation, au départ politique (tout a commencé en 1789, disait Victor Cousin), touche la parole privée aussi bien que la parole publique – jusqu'au discours amoureux dont un personnage balzacien, Charles de Vandenesse, disait qu'il pâtit du régime parlementaire ! « L'amour prend la couleur de chaque siècle. En 1822 il est doctrinaire. Au lieu de se prouver, comme jadis, par des faits, on le discute, on le disserte, on le met en discours de tribune⁶⁸. » Ce siècle décidément historicisa tout... Enfin, Victor Hugo nous ramènera justement vers cette éloquence de la tribune qui retentit à l'origine du siècle et dont le style hugolien s'imprégna. Parole et écriture mêlées.

68. Honoré de Balzac, *La Femme de trente ans*, in *La Comédie humaine*, t. II, p. 1132.

PREMIÈRE PARTIE

POÉTIQUE
DU DIALOGUE